

—Oui, continua Paul Vernier, j'ai reçu une lettre d'Antonin Gervais, le grand sculpteur, qui a daigné s'intéresser à moi.

Mariana répondit d'une voix très aimable :

—Et vous allez à Paris, probablement ?

—Oui, mademoiselle.

—Je vous félicite, M. Vernier, vous pourrez vous y faire dans le monde artistique la place que votre talent vous assigne.

—Mon maître a poussé la bonté jusqu'à me faire obtenir une commande.

—Vraiment !

—Je vais être chargé de travaux importants qu'un très riche banquier fait exécuter dans son hôtel nouvellement construit... Il y a des portes, des cheminées, une fontaine monumentale et d'autres objets d'art qui me permettront, si j'ai quelque mérite, de le mettre en lumière.

—C'est fort bien, M. Vernier ; la nouvelle que vous m'apprenez me cause beaucoup de joie... Elle me permet en outre de vous assurer, maintenant que nous allons vivre loin l'un de l'autre, que vos belles protestations d'il y a huit jours ne m'avaient pas laissé indifférente... Vous le voyez, pour que j'en convienne, il faut réellement que vous n'ayez plus le temps d'en tirer vanité.

Paul Vernier eut un peu d'effarement. Il ne pouvait croire ce qu'il avait entendu, ou plutôt il se demanda si Mlle de Sainclair ne le raillait pas.

Mariana poursuivit d'une voix empreinte d'une nuance d'amertume :

—Vous oublierez vite, à Paris, l'humble institutrice que le sort condamne à rester en Bretagne... Ah ! vous voyez, j'avais raison de vouloir vous empêcher de parler.

Elle soupira, leva ses beaux yeux au ciel et murmura, navrée :

—Adieu !

Elle fit quelques pas vers la porte.

—Mademoiselle ! s'écria Paul, qui ne pouvait se décider à croire à son bonheur, avez-vous supposé que je partirais ainsi !

—Il le faut bien, répliqua-t-elle en hochant la tête d'un air désabusé.

—Avez-vous cru, après ce que votre bouche vient de laisser échapper, que je pourrais renoncer à vous ?

—Hélas ! M. Vernier, chacun de nous doit suivre sa destinée.

—Non, mademoiselle, la nôtre est commune. Je vous en supplie, ne me repoussez plus...

Elle appuya une main sur son cœur et parut laisser supposer qu'un violent combat se livrait dans son âme.

L'artiste devint plus pressant. Il s'écria, tremblant d'espoir :

—Je vous aime... Voulez-vous être ma femme ?

—Monsieur Paul ! fit-elle faiblement.

Il poursuivit avec une chaleur concentrée :

—Il vous est défendu de me refuser... Vous-même, êtes-vous faite pour végéter dans l'humble situation où je souffre tant de vous voir ? Paris vous appelle, comme moi. Paris où, sans vous, je ne pourrais vivre, où je serais incapable de travailler... Vous ne voulez pas briser ma carrière d'artiste... Non ! vous consentez, n'est-ce pas ? Vous acceptez l'existence que je vous ai offerte... Vous serez ma compagne fidèle... Je vous devrai tout.

Il tomba aux genoux de Mariana. Elle le releva.

—Eh bien ! répondit-elle, je ne doute plus de votre sincérité.

—Ah ! merci, mademoiselle !

—Je consens à devenir votre femme.

—Que je vous aime !

—Mais vous me permettrez de poser une condition.

—Je l'accepte, quelle qu'elle soit.

Elle ajouta, tenant Paul Vernier sous la magie de son sourire :

—Je ne crois pas qu'elle vous paraisse trop pénible... Je désire... je veux que notre mariage soit célébré ici, et, naturellement, dans le plus court délai possible.

Le jeune sculpteur fut ravi ; Mariana comblait ses vœux ; il allait s'occuper immédiatement des formalités préliminaires.

Mlle de Sainclair lui tendit une main qu'il couvrit de baisers.

Elle paraissait attendrie et regardait Paul avec sensibilité ; au fond, le cœur de Mariana ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire, et l'émotion de ce brave garçon la laissait très froide ; quelque communicative que soit la tendresse, celle-là ne la gagnait pas. Un peu de compassion et de sympathie pour la passion qu'elle se sentait inspirer, c'était tout !

Mais le sculpteur était trop radieux pour étudier la physionomie de sa fiancée ; celle-ci, en outre, se serait jouée de la crédulité d'un homme plus expert que Vernier en matière sentimentale.

Le pauvre garçon était littéralement ensorcelé. Sa nature vibrante d'artiste ne lui permettait plus de raisonner.

Il estimait que Mariana faisait un grand sacrifice en l'agréant comme mari. Il n'était pourtant pas aveugle et se disait qu'elle ne pouvait encore l'aimer et ne cédait que par charité ; aussi se jurait-il de ne vivre que pour Mlle de Sainclair qu'il adorait toujours en

esclave soumis et dont les moindres désirs seraient pour lui des ordres.

Si cette fille n'avait pas été aveuglée par sa haine jalouse, si elle avait compris les sentiments élevés de Paul Vernier, si elle avait eu l'honnêteté de répudier ses ambitions aussi effrénées que ses haines, elle eût trouvé auprès de ce beau et brave garçon toutes les saines joies du foyer. Mais pendant que Paul parlait, l'esprit de Mariana était à Kerlor, et mille imprécations contre tous ceux qui habitaient le château grondaient en elle de plus en plus violentes.

Pauvre Vernier ! Quelle fâcheuse inspiration il avait eue de vouloir rentrer à pied de Kernéis à Brest !

—Mon ami, reprit Mariana, je suis forcée de vous quitter ; j'ai besoin d'aller faire plusieurs courses avant de revenir prendre mon élève.

—Je vous attendrai... Vous me direz si je dois me présenter chez maître Nerville.

Elle répartit :

—Oui, il faut lui rendre visite... Je le prévendrai ainsi que sa femme.

—Et ils me recevront bien ?

—Un notaire n'est-il pas habitué à ce qu'on lui parle mariage ? Elle sourit à Paul, lui serra la main et laissa l'artiste en plein rêve étoilé.

Une fois dehors, elle s'écria avec un mauvais sourire :

—Eh bien ! Au moins si je n'empêche pas le mariage de Georges, j'aurai la satisfaction d'être mariée avant lui.

La moindre fausse manœuvre pouvait déjouer les menées ténébreuses de l'institutrice ; elle avait conscience du péril qu'elle courait.

Tout d'abord elle se demanda quel effet produirait le nouveau de son mariage sur les châtelains de Kerlor.

Cette union ne paraîtrait-elle pas trop précipitée ?

Non ; Mariana ferait la leçon à Paul Vernier, qui lui obéirait docilement.

Elle imaginerait un coquet petit roman, commencé autrefois au château, où le jeune sculpteur était venu tailler les vieilles pierres seigneuriales.

Les choses avaient suivi leur cours naturel. Mariana n'avait pas osé faire part de cette liaison et des projets qui l'avaient accompagnée à Mme de Kerlor. Mais la jeune fille déclarerait qu'elle n'avait aucune ambition et se doutait bien qu'elle ne pouvait espérer un brillant mariage.

Paul Vernier d'ailleurs avait un éclatant avenir ; il apportait l'aristocratie de son talent, qui équivalait bien au nom de Mlle de Sainclair.

Bref, ils avaient échangé leurs serments.

La comtesse mettrait sur le compte de cet amour le départ de la jeune fille. Tout finissant devant le maire et le recteur, la morale gardait ses droits, d'autant plus que Paul et Mariana n'avaient donné prise à aucune médisance, leurs relations étant restées très pures.

Si le mariage avait lieu dans un délai si court, c'est que les circonstances l'imposaient, puisque le sculpteur était appelé à Paris.

De ce côté, Mariana n'avait donc rien à redouter. Dans quelques jours elle retournerait à Kerlor ; et, toute souriante, les yeux baissés, avec la timidité des fiancées, elle demanderait à sa bienfaitrice de sanctionner de son approbation cette union très honorable.

De cette façon, Mlle de Sainclair, devenue Mme Paul Vernier, conservait ses entrées au château de Kerlor.

A Paris, l'hiver, elle serait reçue dans l'hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Elle serait au courant de tout ce qui se passerait dans la famille, et jamais on ne soupçonnerait la petite-cousine d'être l'auteur des effroyables machinations qu'elle rêvait.

Pour que ces édifiants projets réussissent pleinement, il fallait que leur exécution égalât leur conception. La vicomtesse de Guidelvinc allait porter les premiers coups.

Le visage de l'institutrice rayonnait d'une joie presque satanique.

Si Paul Vernier l'avait aperçue, en ce moment, il l'eût trouvée, à coup sûr, moins séduisante.

—Comme je vais me venger d'eux tous ! murmura Mlle de Sainclair... Il me semble que je les tiens déjà à merci ! Je les entends crier grâce !... Mais je resterai impitoyable !... Je voulais Georges de Kerlor, on me condamne à épouser un indifférent, qui sera mon maître, et que cette servitude où il me tiendra me fera peut-être haïr. Ah oui ! je les ferai tous souffrir jusqu'à la mort.

* *

Mlle Monique Aubierge, dès qu'elle fut rentrée chez sa maîtresse, raconta à Mme de Guidelvinc ce qu'elle avait appris.

La vicomtesse fut terrifiée. Elle en prévint tout de suite le vicomte ; celui-ci jeta des cris d'orfraie.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre